



La crise du Canada à la lumière de la théologie contextuelle de Douglas J. Hall

Louis Vaillancourt

Volume 51, numéro 3, octobre 1995

Phénoménologies de l'ange

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400943ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400943ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, L. (1995). La crise du Canada à la lumière de la théologie contextuelle de Douglas J. Hall. *Laval théologique et philosophique*, 51(3), 589–604. <https://doi.org/10.7202/400943ar>

LA CRISE DU CANADA À LA LUMIÈRE DE LA THÉOLOGIE CONTEXTUELLE DE DOUGLAS J. HALL

Louis VAILLANCOURT

RÉSUMÉ : *Dans la perspective de sa « théologie contextuelle », c'est-à-dire de la rencontre de l'Évangile avec les conditions particulières d'un lieu et d'un temps donnés, la crise du Canada est, selon Douglas J. Hall, l'occasion d'une réflexion théologique. Sa compréhension de la culture s'appuie sur l'analyse du philosophe George Grant qui considère le Canada comme un « échec ». Oubliant ses racines au profit du progrès et de l'optimisme érigés en religion, il s'est engagé sur la voie mortelle de l'« homogénéisation technocratique mondiale ». À cause de sa proximité géographique et linguistique avec le puissant empire que sont les États-Unis, il n'a pas su définir et préserver son identité, ni accueillir la différence en son sein (le Québec). Sa survie — comme celle des cultures autochtones menacées d'assimilation — dépend maintenant de sa capacité à « faire mémoire » de ses fondements pour s'affirmer différent. À cet égard, le Québec pourrait lui servir d'inspiration, puisqu'il « se souvient ».*

Il y a deux miracles dans l'histoire du Canada : l'un, la survie du Canada français, l'autre, la survie du Canada tout entier [...]. Que [...] ces deux petits restes aient survécu aux frontières de l'État le plus prospère de l'histoire est vraiment quelque chose d'étonnant. Ou peut-être, plus prosaïquement, leur survie n'a jamais été suffisamment menaçante pour recommander leur élimination à une quelconque puissance extérieure¹.

Le système politique canadien, bien qu'il soit en crise depuis une trentaine d'années², est entré, avec la tenue prochaine du référendum québécois, dans une nouvelle étape cruciale dont il pourrait sortir, selon l'issue du débat, radicalement

-
1. James LAXER et Robert LAXER, *The Liberal Idea of Canada : Pierre Trudeau and the Question of Canada's Survival*, Toronto, James Lorimer and Co. Pub., 1977, p. 210. Cité par D. HALL dans : *More Than Survival. Viewpoints Towards a Theology of Nation*, United Church of Canada, 1980, p. 3. Sauf pour les citations de G. Grant, c'est moi qui traduis.
 2. « Le Canada traverse la plus grande crise de son histoire [...] ». ROYAL COMMISSION ON BILINGUALISM AND BICULTURALISM, *Preliminary Report*, Ottawa, Queen's Printer, 1965, p. 13.

modifié. À première vue, la dimension théologique semble pour ainsi dire absente de ces questionnements socio-politiques. Et pourtant, en tant que théologiens et théologiennes, n'avons-nous pas la responsabilité de réfléchir à notre projet de société à partir de notre héritage de foi ?

L'actualité de la question m'incite à présenter l'approche perspicace d'un théologien canadien, Douglas John Hall, maintenant établi à Montréal depuis une vingtaine d'années. Son apport m'est apparu aussi intéressant qu'original. D'autant plus que l'auteur n'a pas encore acquis au Québec la reconnaissance dont il jouit ailleurs au Canada, aux États-Unis et même outre-mer.

D'origine ontarienne, professeur depuis 20 ans à l'Université McGill, D. Hall a vécu dans la plupart des grandes régions du Canada. Il a notamment enseigné pendant dix ans en Saskatchewan. Riche de cette connaissance expérientielle de la question nationale, il propose une lecture différente de la crise dans laquelle est plongée le pays, puisant d'une part à la tradition chrétienne et, d'autre part, aux analyses pénétrantes du regretté George Grant, philosophe et ami intime de D. Hall, ainsi qu'à la théologie de Reinhold Niebuhr, qui fut probablement le professeur le plus marquant de sa formation.

Auteur prolifique, D. Hall a publié quantité d'articles et d'ouvrages³ sur différents thèmes touchant plus ou moins directement le rapport Église/monde, les liens entre foi et culture. Son activité théologique, qu'il conçoit comme très « diaconale », c'est-à-dire au service de l'Église, est centrée sur les problèmes de notre temps et de notre monde. Reconnu pour sa « théologie contextuelle⁴ », D. Hall est principalement préoccupé par les nombreuses « crises » qui bouleversent la culture occidentale, plus particulièrement par celles qui affectent l'Église et le christianisme en général, les écosystèmes et le Canada. On a dit de lui qu'il pratique la théologie à la manière de Karl Barth, « la Bible dans une main et le journal dans l'autre⁵ ». Ce n'est donc pas étonnant qu'il s'intéresse, en tant que « théologien de la culture », au contexte qui est le sien, notamment à la relation Québec/Canada, ainsi qu'aux rapports Canada/États-Unis. Mon intention ici est de présenter l'application qu'il fait de sa théologie contextuelle à la crise canadienne, d'en montrer la pertinence, et, du même coup, d'offrir de nouveaux éléments de réflexion dans les grands débats politiques qui nous sollicitent.

LA CRISE CANADIENNE : UNE DIMENSION THÉOLOGIQUE ?

Une situation de crise, quelle qu'elle soit, est toujours un moment d'épreuve qui vérifie la solidité d'un projet, d'une institution, d'une alliance. Les Églises, selon le registre qui leur est propre, cherchent à se faire présentes aux problèmes sociaux

3. Son œuvre théologique compte environ 75 articles ou chapitres de livres et une vingtaine de volumes, dont sa dogmatique en trois tomes. Dans le cadre de ma thèse de doctorat, j'ai compilé une bibliographie complète qui pourrait être mise à la disposition des chercheurs intéressés.

4. Voir par exemple : D.J. HALL, « On Contextuality in Christian Theology », *Toronto Journal of Theology*, 1, 1 (1985), p. 3-16.

5. James Nestigen, au dos de la couverture de *Professing the Faith*, le deuxième tome de sa dogmatique.

actuels et à apporter leur contribution au renouvellement permanent des structures sociales afin de les rendre plus humaines. Parmi bien d'autres, D. Hall est un témoin de cet effort de critique constructive des institutions ecclésiales d'abord, mais aussi de celles de la culture et de la société ambiantes. Il se demande s'il n'y aurait pas, dans la réflexion croyante concernant la crise canadienne, quelque chose comme un « témoignage chrétiennement distinct », qui ne soit pas que le simple écho de la culture ambiante. L'Église — canadienne, québécoise — est-elle capable d'une compréhension de la situation politique qui lui soit propre⁶ ? Peut-elle offrir un discours différent de celui de la culture dominante ? L'Église remplit-elle, au plan politique, sa mission prophétique de critique des institutions humaines ? La foi chrétienne peut-elle inspirer notre préoccupation concernant la destinée canadienne⁷ ?

À toutes ces questions, D. Hall répond résolument par l'affirmative. Il tente de penser la crise canadienne dans une perspective franchement chrétienne. Il explique pourquoi les chrétiens et chrétiennes doivent se soucier de la survie du Canada. Il montre qu'il y a dans la tradition judéo-chrétienne une certaine compréhension de la « nation⁸ » qui peut fournir un point de référence à un agir responsable face à l'avenir du pays. Cela l'amène, avec les représentants de l'Église-Unie du Canada à Montréal, à la formulation de la « *Montreal Declaration*⁹ », de même qu'à la publication, en 1980, d'un livre intitulé : *The Canada Crisis. A Christian Perspective*¹⁰. Mais avant de passer à l'exposé plus systématique de sa pensée sur le sujet, quelques mots sur sa méthode théologique.

LA THÉOLOGIE CONTEXTUELLE DE D. HALL

Par tradition, toute l'activité théologique en Amérique du Nord prenait racine en Europe. D. Hall revient régulièrement sur l'idée que « le caractère général de la pensée théologique sur ce continent a été immanquablement façonné par des modèles et des mouvements européens¹¹ ». « Plus que toute autre province continentale de l'Église, l'Église d'Amérique du Nord s'est contentée, pour une très longue période, de recevoir sa théologie "pré-fabriquée" des pays européens de nos pères et mères¹². »

6. D.J. HALL, « On Being the Church in Quebec Today », *ARC*, 5, 1 (1977), p. 8.

7. ID., *More Than Survival : Viewpoints Toward a Theology of Nations*, edited by The United Church of Canada, Don Mills, Canec Publishing and Supply House, 1980, p. 3-4.

8. *Ibid.*, p. 4.

9. Texte présenté dans : « On Being the Church in English Montreal », *The Ecumenist*, 15, 6 (1977), p. 83-85. La traduction française est reproduite dans : G. BAUM, « La théologie contextuelle de Douglas Hall », *Laval théologique et philosophique*, 46, 2 (1990), p. 163-165.

10. Toronto, The Anglican Book Center, 1980.

11. D.J. HALL, « Towards an Indigenous Theology of the Cross », *Interpretation*, 30, 2 (1976), p. 153.

12. ID., « The diversity of Christian Witnessing in the Tension Between Subjection to the Word and Relation to the Context », *Luther's Ecumenical Significance : An Interconfessional Consultation*, Peter Manns et Harding Meyer, éd., en collaboration avec Carter Lindberg et Harry McSorley, Philadelphie, Fortress Press, 1983, p. 262.

Plus récemment, Canadiens et Américains se sont amplement inspirés de nouvelles théologies « exogènes » (qu'on pense par exemple à la « théologie de la libération¹³ » issue de l'Amérique Latine ou à la « Black Theology » des Afro-américains). Selon D. Hall, tout comme dans le cas de l'Europe ancestrale, ces nouvelles théologies « contextuées », « régionales », ne sont pas plus intemporelles ni exportables mondialement que les théologies européennes, parce qu'elles sont le fruit de conditions socio-historiques très différentes des nôtres. Ainsi notre propension séculaire à l'« importation » théologique est malheureusement devenue ce qui empêche aujourd'hui une production théologique apte à répondre aux véritables questionnements d'ici et à produire ainsi « une lumière pour *nos* ténèbres¹⁴ ».

Depuis quelques décennies, la discipline théologique est en train de subir une profonde transformation, non pas au niveau du contenu, mais de la méthode. Son point de départ et d'arrivée n'est plus une quelconque vérité abstraite et universelle sur la condition humaine prétendument partout uniforme, mais une ouverture au monde regardé à la lumière de l'Évangile ; et pas au monde « en général », mais au monde tel qu'il se présente toujours en tant que singulier dans un espace et un temps donnés. « La théologie, à ce que j'en comprends, écrit D. Hall, est ce qui arrive lorsque la "tradition de Jérusalem" rencontre et entre en dialogue avec l'esprit d'un temps et d'un lieu, d'une époque, d'un milieu, d'une culture¹⁵. » L'Évangile, bien que porteur d'une Bonne Nouvelle « universelle », ne peut s'adresser à tous les peuples, à toutes les époques, de la même façon. Il doit venir à la rencontre des gens dans les conditions particulières qui caractérisent leur existence. Selon D. Hall, toute forme de théologie prétendant à l'universalisme, une théologie éternelle (*theologia aeterna*) et transcendante, se plaçant au-dessus des contingences historiques et proposant des « vérités immuables¹⁶ », — comme ce fut le cas au temps de la chrétienté, et parfois encore aujourd'hui — est vouée à l'échec. Seule une théologie « indigène¹⁷ », locale, qui prend en compte les différences historico-spatiales propres à chaque culture, peut être capable de parler aux gens d'une société donnée. Heureusement, ce « processus d'indigénisation¹⁸ » de la pensée théologique commence à se produire en Amérique du Nord. C'est en comprenant mieux ce qui fait la spécificité de notre problématique culturelle que la théologie pourra articuler un discours réellement signifiant.

D. Hall propose une triple démarche : 1) d'abord reconnaître que notre culture, que notre monde est en crise ; 2) identifier et nommer les « ténèbres » qui nous entourent ; 3) chercher dans l'Évangile comment Dieu se fait présent dans l'échec.

13. Voir ID., « For and Against a Theology of Liberation », *ARC*, 7, 2 (1980), p. 39-55.

14. ID., « Towards an Indigenous Theology of the Cross », p. 153.

15. ID., « A Generalization on the Theological Situation of Protestantism in Quebec », *Theological Education in the 80's*, Toronto, United Church in Canada, 1978, p. 13.

16. Voir ce qu'il appelle « *the truth problematique* » dans ID., « The Diversity of Christian Witnessing... », p. 247-268.

17. ID., « Towards an Indigenous Theology of the Cross », p. 153-168.

18. ID., « The Diversity of Christian Witnessing... », p. 262.

LES ÉCHECS DE LA CULTURE À LA LUMIÈRE DE LA « *THEOLOGIA CRUCIS* »

D. Hall a longuement analysé la culture nord-américaine. Un des aspects caractéristiques du contexte de notre continent est son « optimisme institutionnalisé¹⁹ », cette attitude, faussement chrétienne, de croire en un avenir *nécessairement* meilleur. Cela n'a rien à voir avec l'espérance, qui naît toujours de la reconnaissance consciente de nos ténèbres, et qui ose croire à un avenir possible alors que la réalité nie toute possibilité. Nous vivons dans une culture « officiellement optimiste²⁰ », obsédée par une vision triomphaliste de l'histoire, fruit de l'impérialisme ecclésial muté en impérialisme technologique, et qui, par conséquent, refuse de faire face aux détresses présentes. Selon sa méthode habituelle, héritée de la *theologia crucis* de Luther²¹, c'est précisément à travers les crises et les échecs que Hall examine la culture. La *theologia crucis* est le concept-clé que D. Hall utilise pour élaborer ce qu'il appelle une « *theologia crisis*²² », c'est-à-dire une compréhension de notre culture nord-américaine qui peut vraiment prendre au sérieux les dimensions négatives inhérentes à sa réalité (« *the data of despair*²³ »).

En effet, il trouve cette idée chez Luther, que la « théologie de la croix » — par opposition à la « théologie de la gloire²⁴ » (*theologia gloriae*) — peut accueillir le négatif parce qu'elle n'a pas la certitude assurée du triomphe. Nous vivons dans une « ère post-constantinienne » — et même « post-chrétienne » — comme Hall se plaît à le répéter. Le temps de l'Église triomphante et impérialiste est révolu. La foi et l'espérance véritables doivent accepter de voir la réalité telle qu'elle est, sans fermer les yeux sur les ténèbres et sur l'échec. Or la réalité de l'échec est une donnée incontournable du monde moderne.

Quels sont les échecs de la culture américaine ? D'après notre auteur, ils sont nombreux et profonds : l'échec de la morale traditionnelle et des nouvelles morales, des formes de communautés religieuses et sociales, du sécularisme et de l'existentialisme anthropocentriques²⁵ ; mais surtout, les deux plus grandes désillusions du

19. Voir, par exemple, ID., « Beyond Cynism and Credulity : On the Meaning of Christian Hope », *Princeton Seminary Bulletin*, 6, 3 (1985), p. 201-210.

20. Par exemple, ID., « Easter Preaching in a North American Context », *Journal for Preachers*, 15, 3 (1992), p. 8-12.

21. Entre autres, ID., « Luther's Theology of the Cross », *Consensus*, 15, 2 (1989), p. 7-19.

22. ID., *The Canada Crisis*, p. 57.

23. ID., *Hope Against Hope. Towards an Indigenous Theology of the Cross*, David L. Swain, éd., World Student Christian Federation, Book n° 3, Geneva, 1971, p. 25.

24. La conception de l'Église « glorieuse » est intimement liée aux représentations christologiques « triomphantes » qui ont si fortement marqué l'Église. Tout comme l'Église est appelée à se comprendre en tant qu'« *Ecclesia crucis* », le Christ doit être présenté au monde d'aujourd'hui comme le « Crucifié ». Voir à ce sujet « Rethinking Christ. Theological Reflections on Shusaku Endo's Silence », *Interpretation*, 33, 3 (1979), p. 254-267 ; « Rethinking Christ », dans *Antisemitism and the Foundations of Christianity*, Alan Davies, éd., New York, Paulist Press, 1979, p. 167-187.

25. ID., « *Ecclesia crucis* : The Theology of Christian Awkwardness », *Dialog*, 32, 2 (1993), p. 113-121.

Nouveau Monde que sont l'individualisme libéral et la foi au progrès²⁶ érigée en religion. En effet, « comme toutes les grandes civilisations, l'Occident est fondé sur une grande religion — la religion du progrès. Celle-ci est la croyance que la conquête de la nature humaine et non humaine donnera un sens à l'existence²⁷. » Suite aux nombreux constats d'échec de la civilisation technicienne (on n'a qu'à penser, entre autres, à la crise écologique planétaire), ce sont les fondements mêmes de la modernité occidentale qui doivent être requestionnés au tournant du siècle. L'Amérique du Nord, avec un certain retard par rapport à l'Europe qui a connu les horreurs de la guerre, fait la douloureuse expérience de la prise de conscience que la « religion du progrès » ne conduit pas nécessairement au « meilleur des mondes » (A. Huxley). L'« *American dream* » tourne de plus en plus au cauchemar. Et le Canada, qui n'a pas échappé à l'attrait du rêve américain, se réveille lui aussi déçu, pleinement engagé dans la même impasse.

POURQUOI L'ÉCHEC DU CANADA ?

D. Hall identifie deux racines — en fait deux échecs — à la crise canadienne. Elles ont trait respectivement à ses rapports externes (internationaux) et internes (nationaux).

Au plan international d'abord, c'est l'inaptitude à se définir clairement vis-à-vis de notre puissant voisin du sud : « l'échec du pays tout entier dans sa quête d'une identité et d'une vocation suffisamment distinctes des États-Unis pour permettre que nous soyons reçus dans la communauté des nations comme une voix alternative à l'intérieur de l'Amérique du Nord ». Ensuite, au niveau national : « l'échec du Canada anglophone à accepter et à s'approprier le “fait français” en tant que dimension vitale de notre héritage national²⁸ ». Ces deux raisons expliquent la désintégration progressive du pays, incapable d'harmoniser et d'unifier ses propres forces, et ne parvenant pas non plus à résister à la subtile manipulation par des forces extérieures. Comment un pays qui refuse de reconnaître en son sein une identité propre au peuple francophone pourra-t-il revendiquer une identité distincte des États-Unis ? La même dynamique d'homogénéisation de la culture qui préside actuellement à l'« américanisation » du continent nord-américain prévaut à l'intérieur du Canada. Examinons maintenant ces deux niveaux séparément, bien qu'ils soient en fait intimement liés.

La relation Canada/États-Unis : l'échec d'une nation dans sa quête d'identité

D. Hall s'inspire largement de la réflexion faite par son ami George Grant, philosophe canadien, pour penser le rapport Canada/États-Unis. La thèse de G. Grant, ex-

26. Gregory BAUM, « La théologie contextuelle de Douglas Hall », *Laval théologique et philosophique*, 46, 2 (1990), p. 149.

27. George GRANT, *Technology and Empire*, Toronto, House of Anansi, 1969, p. 77.

28. D.J. HALL, « Canada Searches Its National Soul. A Country at the Crossroads », *The United Church Observer (New Series)*, 54, 2 (1991), p. 16.

posée longuement dans *Lament of a Nation*²⁹ (1965), est que le libéralisme américain qui domine la politique canadienne depuis l'après-guerre, particulièrement suite à la défaite du gouvernement de John Diefenbaker en 1963, ne pouvait que conduire à l'assimilation progressive du pays par l'empire américain. Analysant en détail le parcours politico-historique de la perte de notre souveraineté nationale, G. Grant montre comment le continentalisme a peu à peu englouti le Canada sans que ses dirigeants, pas plus que la population en général, n'aient été conscients de ce qui se déroulait sous le couvert plus qu'attrayant du développement technologique. La « religion du progrès », maintenant légitimée et promue par le christianisme officiel, fit entrer le Canada, via les impératifs de la croissance économique, de plain-pied dans l'ère technologique. En fait, c'est là que se situe le cœur du problème : « dans quelle mesure une société acceptant le progrès technique pourra se développer selon ses valeurs essentielles. Lui sera-t-il possible d'exercer des choix dans sa façon d'accueillir et d'intégrer le "progrès"³⁰ ? » Certains textes de Vatican II semblent suggérer une sorte de neutralité du progrès technique par rapport aux valeurs³¹. Or Grant est d'avis contraire puisque selon lui, « il est presque impossible d'accepter le progrès technique sans se trouver aux prises avec l'idéologie du progrès et les intérêts qui la véhiculent³² ». Nous débordons ici le cadre de la problématique canadienne :

La question qu'il [Grant] soulève est de portée universelle et se pose à toute nation qui veut entrer dans la modernité : est-il possible, dans un monde toujours plus dominé par l'uniformité technique, commerciale et culturelle, de créer un autre type de civilisation industrielle et d'imaginer une philosophie du développement procédant de ses propres valeurs³³ ?

Le développement technologique véhicule-t-il fatalement une idéologie qui réduit tout à un dénominateur commun, pour engendrer un homme « uni-dimensionnel » (Marcuse) ? Chose certaine, si on ne peut parler d'un « fatum technologique³⁴ », il faut tout de même prendre en compte ce fait que le « mode de vie technicienne » nous échoit à la manière d'une fatalité, à laquelle d'ailleurs nous ne résistons que très peu.

Ce problème de fond au sujet du progrès est aggravé, en ce qui concerne le Canada, par la proximité spatiale et temporelle avec les États-Unis. Non seulement « la plupart des canadiens sont mûs intérieurement par la croyance au progrès à travers la technique », mais « cette croyance est identifiée avec la puissance et le leadership de l'empire anglophone dans le monde »³⁵, dont les représentants suprêmes sont les

29. George GRANT, *Lament of a Nation. The Defeat of Canadian Nationalism*, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1965. Traduction française par Gaston Laurion : *Est-ce la fin du Canada ? Lamentation sur l'échec du nationalisme canadien*, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec (sociologie), 1987.

30. Jacques-Yvan MORIN, « Préface », dans *Est-ce la fin du Canada ?*, p. xvi.

31. On peut penser à certains passages de *Gaudium et Spes* qui « sanctifient » le progrès technologique, par exemple les n^{os} 34-39.

32. Jacques-Yvan MORIN, « Préface », p. xvi.

33. *Ibid.*, p. xx.

34. C'est l'avis de Charles TAYLOR : « Je crois que la vision de la société technologique comme sorte de fatalité ne tient pas » (*Grandeur et misère de la modernité*, traduit par Charlotte Melançon, Montréal, Belarmin, 1992 [anglais, 1991], p. 123).

35. George GRANT, *Technology and Empire*, p. 64.

Américains. Finalement, « quel autre type de civilisation industrielle peut-il apparaître où que ce soit sur terre³⁶ », et surtout à la frontière des États-Unis ?

Alors que depuis les années soixante, les leaders du pays se préoccupent énormément du mouvement « séparatiste » au Québec, ils ont oublié que le véritable enjeu du pays, avant même la question linguistique, était la préservation d'une identité distincte par rapport aux Américains. Sans cette affirmation, par la voie d'une politique résolument autonome, il n'y a aucune chance de résister à la vague progressiste venant du sud. La proximité avec le pouvoir, pour les individus autant que pour les institutions, n'est pas sans procurer des avantages considérables, mais elle entraîne nécessairement une forme de compromission quant à l'identité. Le voisinage avec la plus grande puissance économique et militaire du monde apporte une certaine sécurité, mais le prix à payer est celui de la « satellisation », de la subordination en tant que « bon allié », c'est-à-dire la réduction du Canada à « une société de filiales du capitalisme américain »³⁷. « La société issue d'une telle politique peut récolter d'énormes bénéfices, mais elle ne sera pas une nation. Sa culture deviendra celle de l'empire dont elle fait partie, car les économies de filiales produisent des cultures filiales³⁸. » Ce phénomène de « nivellement culturel » est le lot de tous les pays limitrophes d'une nation plus puissante dont la présence, principalement par le biais de l'économie, menace subtilement leur identité culturelle. Il est très difficile de maintenir la tension de différenciation entre deux entités culturelles lorsque le rapport de force, surtout économique, est franchement inégal. Invariablement, la nation plus puissante aura tendance à assimiler la plus faible. L'annexion est alors bien plus profitable que la destruction.

Le constat que « les États-Unis constituent la société la plus progressiste qui soit et représentent par conséquent la force la plus radicale allant dans le sens de l'homogénéisation du monde³⁹ » n'équivaut nullement à prôner l'anti-américanisme. Il s'agit d'un état de fait objectif qui ne comporte pas de jugement de valeur. Le jugement de valeur entre en jeu lorsqu'il s'agit de savoir si la disparition du Canada comme entité culturelle distincte constituerait un bien. Du point de vue du développement économique, compris comme la participation de plus en plus grande à l'idéologie occidentale du progrès, il en serait probablement ainsi. Mais du point de vue de la « diversité des cultures en tant que facteur d'humanisation⁴⁰ », certainement pas. Encore moins lorsqu'on considère le phénomène par lequel se produit un tel changement : en très grande partie sous la poussée des intérêts commerciaux des grandes entreprises. « Sur le plan international, la puissance impériale de ces grandes entreprises détruit les cultures autochtones, dans tous les coins du monde⁴¹. » Et pour ce qui nous concerne

36. *Ibid.*, p. 75.

37. *Id.*, *Est-ce la fin du Canada ?*, p. 40.

38. *Ibid.*

39. *Ibid.*, p. 42.

40. Jacques-Yvan MORIN, « Préface », p. XIX.

41. George GRANT, *Est-ce la fin du Canada ?*, p. 63.

plus particulièrement, « les égoïstes du monde de l'économie n'ont jamais témoigné de propension à se soucier du Canada en tant que nation⁴² ».

L'américanisation est le nom que prend, sur notre continent, l'homogénéisation technocratique mondiale. « En se prosternant devant l'*American way of life*, ils [les Canadiens] s'offrent eux-mêmes sur l'autel de la déesse souveraine du monde occidental⁴³. » Une nation sans une identité forte a peu de chances de survivre à la frontière du plus puissant empire du monde. C'est ce qui fait dire à Douglas Hall :

Je crois [...] que le Canada pourrait bien ne pas survivre du tout, en tant qu'entité nationale identifiable, suffisamment unifié pour être reçu dans la communauté des nations comme un « pays ». [...] Parce que les processus de désintégration sont déjà allés trop loin. Il y a en notre sein trop peu de cette volonté collective vitale de survivre — en tant que Canada. Il n'y a pas de vision crédible et répandue de ce que le Canada est ou devrait être ! Le Canada français — le Québec — peut revendiquer une telle vision de façon plus légitime que n'importe quelle autre région du pays⁴⁴.

S'il veut prétendre à une quelconque volonté de survie, le Canada devrait peut-être s'inspirer de l'attitude du Québec qui cherche à se définir en retournant à ses racines. Pour le peuple d'Israël, « faire mémoire », en temps de crise, est la source de son espérance. Le peuple québécois, à cause de sa mémoire plus fidèle, est l'occasion pour le reste du Canada de se rappeler les valeurs qui ont présidé à sa formation et ainsi de raviver son espérance. Le fait que le Canada semble inapte à « se souvenir » est pour D. Hall la seconde cause, interne celle-là, de sa désintégration — ce dont les anglophones, pour la plupart, ne prennent nullement conscience.

La relation Canada/Québec : l'échec d'un peuple à « se souvenir »

Très souvent, la perception du Canada anglais est que la responsabilité du démantèlement du Canada revient au Québec, puisque c'est sa revendication à une identité distincte qui menace l'unité canadienne. Douglas Hall pense exactement le contraire. C'est bien plutôt le Canada anglais qui est la cause de la crise canadienne parce que c'est la « population anglophone dominante qui ne se souvient plus⁴⁵ ». Le Canada anglais a oublié ses origines, alors que le Québec « se souvient » encore. « La grande différence entre les "Deux Solitudes" en ce moment est que tandis que les Anglo-Canadiens semblent insoucieux de perdre leur particularité et leur autonomie en tant que peuple, les Franco-Canadiens tentent de résister au "continentalisme"⁴⁶. » Plus le Canada anglais se sent confortable dans sa solidarité culturelle et économique avec les États-Unis, moins il accorde d'intérêt à la « société distincte » avec qui il a fondé

42. *Ibid.*, p. 33.

43. *Ibid.*, p. 54.

44. D.J. HALL, « A View From the Edge of Empire : Prophetic Faith and the Crisis of our Times », *ARC*, 20 (1992), p. 28.

45. *Id.*, « English Canada Should Build a Country... La Question nationale », *The Chelsey Journal*, 5, 1 (1979), p. 6.

46. *Id.*, *More than Survival*, p. 16.

ce pays. L'échec de notre pays, c'est aussi « notre échec à s'ouvrir aux espérances et aux attentes, aux peurs, aux ambitions, et aux valeurs de l'autre [le Québec]⁴⁷ ».

Contre le continentalisme américain, la spécificité linguistique du Québec offre au peuple québécois une protection naturelle plus grande que « la langue anglaise, qui, partout dans le monde moderne, a été transformée par la technocratie et le pragmatisme⁴⁸ ». Le Canada anglais, en raison de l'affinité linguistique, est plus perméable à la doctrine dominante du libéralisme moderne, à savoir que la puissance homogénéisante et universalisante de la technologie, qui est en train de dissoudre tous les particularismes, est ce qui promeut le mieux l'excellence humaine. C'est ce qui explique que « le Canada anglophone est infiniment plus vulnérable au continentalisme d'origine américaine que ne l'est le Canada français⁴⁹ ». D'autant plus que « la vision anglo-saxonne du pays n'a jamais été aussi distinctive que la vision des Canadiens-Français. Ses traits dominants n'étaient pas, en général, distinguables de ceux des États-Unis⁵⁰ ». La « souveraineté » — à entendre dans son sens le plus fondamental — revendiquée par le Québec serait-elle le dernier sursaut du Canada pour tenter de préserver son identité face à l'impérialisme américain ? Le pronostic de George Grant, tant pour le Québec que pour le Canada, est sans appel :

Les cultures autochtones se meurent, partout dans le monde moderne. Le nationalisme canadien français constitue une ultime résistance. [...] L'existence réelle de leur culture et leur volonté de ne pas être submergés ne peuvent les protéger contre la suite implacable des faits, dans l'affaire continentale⁵¹.

Selon lui, la situation est sans issue, puisqu'on ne peut à la fois se refuser à la modernité et profiter de ses bienfaits. La défense du nationalisme suppose l'adhésion au progrès technique, qui, de son côté, entraîne la disparition des différences autochtones. Il entrevoyait donc, dès 1965, que le catholicisme libéral de la civilisation franco-américaine allait faire que le « Québec se fondrait bientôt dans tout le continent et cesserait d'être une nation, sauf pour ce qui est de la préservation de formes linguistiques résiduelles et d'habitudes personnelles⁵² ».

Douglas Hall n'est pas aussi catégorique. La crise actuelle, comme toute crise entrevue dans sa face positive, est aussi une chance pour la découverte de l'identité. Relisant l'Ancien Testament, Hall fait remarquer qu'avant qu'Israël ne fasse l'expérience d'une crise terrible (l'oppression égyptienne et la marche au désert), il n'était qu'un rassemblement de tribus. Un « peuple » véritable est apparu suite à la traversée de la Mer Rouge et de l'exil babylonien. Si Israël s'est constitué, c'est à travers l'échec. Le Canada peut mourir... mais il peut aussi grandir ! Cela dépend du « souci pour la nation » qu'auront ses habitants. Il ne s'agit pas de simplement « survivre » en tant qu'entité politique, mais d'accéder à un épanouissement jusqu'ici inconnu,

47. ID., « Canada : Separate Stairways », *ARC*, 5, 2 (1978), p. 3.

48. ID., « La question nationale », p. 6.

49. ID., « Canada Searches Its National Soul », *The United Church Observer (New Series)*, 54, 12 (1991), p. 16.

50. ID., « La question nationale », p. 6.

51. George GRANT, *Est-ce la fin du Canada ?*, p. 76.

52. *Ibid.*, p. 83.

sans soumission externe ni écrasement interne. « Le Canada en crise pourrait devenir un peuple — une nation — beaucoup mieux que cent ans et plus d'« unité officielle » n'ont jamais pu le constituer⁵³. » Ce n'est pas tant la survie du Canada qui importe, que la possibilité de sortir de l'adolescence pour acquérir une plus grande maturité nationale, manifestée dans la capacité de se voir collectivement comme « différents » sans se sentir « inférieurs », et d'affirmer cette identité sans forcer l'autre, subtilement ou pas, à s'y conformer. C'est une donnée fondamentale de la psychologie — et aussi de l'Évangile ! — que l'accès à une identité mature, condition essentielle à des relations harmonieuses, passe par la reconnaissance de la différence — la sienne et celle de l'autre — comme une richesse et non comme une menace.

UN « NATIONALISME CHRÉTIEN » EST-IL POSSIBLE ?

La combinaison des mots « nationalisme » et « chrétien » sonne tout de suite comme une contradiction. N'y a-t-il pas une opposition entre ce qu'ils sous-entendent respectivement, à savoir, l'attachement à une région particulière et l'appel à un universalisme inconditionnel ? Le concept de nationalisme, tout comme l'universalisme dont est parée la foi chrétienne, s'ils veulent conserver une quelconque utilité pour la réflexion théologique, ont besoin d'être purifiés. D. Hall nous donne ici quelques clarifications qui lui permettent l'élaboration d'une « théologie chrétienne de la nation⁵⁴ ».

Une question préalable à toute réflexion sur l'unité canadienne et sur les moyens d'y parvenir est posée par Hall à un niveau très fondamental : « pourquoi vouloir sauvegarder le Canada ? » D'emblée, il rejette toute forme de sentimentalisme, parfois presque mythique, selon lequel le Canada, pour des raisons inconnues, devrait absolument être préservé intact. Les sentiments, même passionnés, n'ont jamais empêché les institutions de mourir. Il se dissocie aussi des formes de nationalismes étroits, souvent nourris de fanatisme religieux, qui engendrent des conflits violents (on en a des exemples frappants dans les affrontements armés qui divisent l'Afrique, l'ex-Yougoslavie, et d'autres pays). Le risque associé à la promotion d'un nationalisme — et de toutes les idéologies que Hall appelle des « ismes » — est celui de l'absolutisation, au nom d'un quelconque idéal et au détriment de la différence (l'auteur rappelle à ce sujet les aberrations du nazisme).

Le nationalisme, tel que Hall le conçoit, est cette sorte de fierté régionale où s'incarne concrètement notre attachement à ce coin de pays qui est le nôtre. Cette affection pour une région particulière (le Québec, les Maritimes, les Rocheuses) est la base de notre souci pour un ensemble plus grand (le Canada). À partir de ce lieu où sont mes racines peut se développer un « souci pour la nation⁵⁵ », ce qu'on entendait autrefois par « patriotisme ». Compris de cette façon, le nationalisme n'a rien d'un esprit de

53. D.J. HALL, *The Canada Crisis*, p. 46.

54. Un ouvrage de D.J. HALL sur le sujet paraîtra en 1995 : *God and the Nations* (avec Rosemary Radford Ruether), Minneapolis, Fortress Press.

55. D.J. HALL, *The Canada Crisis*, p. 23.

clocher indifférent à une appartenance plus globale. Au contraire, il est ce qui fonde le sens de l'appartenance.

Des rectifications s'appliquent aussi concernant l'universalisme chrétien. Spontanément, on est porté à penser que le christianisme invite les peuples à ce qu'on pourrait appeler l'« internationalisme » : faire tomber les divisions nationales pour établir la communion entre les pays en vue du Royaume de Dieu, où il n'y a plus qu'un seul monde, toutes barrières étant abolies. Cependant cette « unité » ne doit pas être confondue avec l'« uniformité » et poursuivie aux dépens de la riche diversité des cultures humaines, par l'élimination des différences. En fait, selon Hall, on ne va à l'internationalisme que par le nationalisme.

Les chrétiens ne sont liés ni à l'internationalisme ni au nationalisme — ni à aucune forme de « isme » idéologique —, mais à l'Évangile qui appelle à la communion⁵⁶. Il est clair que la foi chrétienne ne peut servir de fondement à l'une ou l'autre idéologie. Mais il se peut qu'il y ait des moments dans l'histoire où, à cause d'un contexte particulier, l'une des deux options puisse être perçue, d'un point de vue chrétien, comme reflétant davantage le désir de rendre le monde plus humain. Si, dans le passé, un certain internationalisme a pu être posé comme l'alternative la plus chrétienne, étant donné un climat de division, D. Hall est d'avis que nous vivons un moment de l'histoire où « l'amour et le soutien de la nation puissent être chrétiennement la chose à faire⁵⁷ ».

Aujourd'hui, le danger de l'internationalisme est infiniment plus subtil. Des cultures « sont lentement mais sûrement poussées vers l'oubli par la dominante société "technologique" qui ne crée que de l'identique sur toute la terre. Il est extrêmement difficile de résister à ce cartel technocratique monolithique⁵⁸ ». D'où la nécessité de chercher à préserver nos particularités culturelles. Sur ce plan, le Québec, probablement à cause de sa différence linguistique, est nettement mieux situé que le reste du Canada pour défendre son intégrité. Voilà pourquoi Hall insiste pour faire comprendre au reste du pays que le Québec ne cherche pas tant à se « séparer » qu'à conserver ce qui le distingue.

LA MISSION PROPHÉTIQUE DU QUÉBEC ET DU CANADA : REFUSER L'HOMOGENÉISATION POUR AFFIRMER LEUR DIFFÉRENCE

Géographiquement, le Canada partage des milliers de kilomètres de frontières avec les États-Unis. Deux aspects caractérisent le Canada : 1) sa grande fragilité en tant que nation ; 2) sa proximité avec une super-puissance, les États-Unis. Pour un pays qui a toujours eu de la difficulté à définir et à affirmer son identité nationale, cela ne va pas sans le grand danger d'une perméabilité excessive à la culture de son puissant voisin du sud. Toutes proportions gardées, on pourrait en dire autant de la

56. *Ibid.*, p. 17.

57. *Ibid.*, p. 18.

58. *Ibid.*, p. 14.

position minoritaire du Québec francophone à l'intérieur du Canada. Vivre ainsi en marge d'un peuple plus imposant, numériquement et culturellement, exige beaucoup de vigilance pour sauvegarder son identité nationale.

Toutefois D. Hall y voit bien plus qu'une saine stratégie de politique nationale et internationale. Au-delà des relations diplomatiques nécessaires pour empêcher l'ingérence, il s'agit d'une manière de comprendre théologiquement les rapports entre nations. Il considère que de vivre à la frontière d'un empire est une position particulièrement propice au développement d'une conscience prophétique. Il pense qu'il y a, dans notre contexte, un potentiel de sagesse et un appel à une mission prophétique. Non pas que le Canada puisse revendiquer une quelconque qualité particulière à ce sujet, mais simplement à cause des circonstances historiques qui l'y invitent.

La situation du Québec vis-à-vis du Canada anglais, comme celle du Canada vis-à-vis des États-Unis, est analogue à celle du petit peuple d'Israël au sein des empires de l'Antiquité. Or il est très difficile, pour ceux qui vivent à l'intérieur d'un empire, de maintenir une distance critique par rapport à leurs propres comportements. Le danger guette toujours une nation puissante de s'ériger en empire et d'écraser sous son poids les peuples environnants. La situation privilégiée du Canada, à proximité des États-Unis tout en constituant un pays distinct, pourrait lui permettre de porter un jugement critique. S'il était capable d'une sagesse prophétique — ce qui, selon Hall, n'est malheureusement pas le cas jusqu'à maintenant —, le Canada serait bien placé, pour critiquer et interpeller certaines attitudes culturellement « désintégratrices » des Américains. Pour les mêmes raisons, cette thèse s'appliquerait aussi bien au Québec, qui pourrait questionner et prévenir le reste du Canada contre son assimilation à l'empire américain.

LA CRISE DES INSTITUTIONS : LA DIALECTIQUE IDENTIFICATION/DIFFÉRENCIATION

La crise des institutions politiques canadiennes n'est pas un phénomène isolé. D'autres institutions connaissent le même sort. C'est le cas notamment de l'Église, plus précisément de l'Église catholique, confrontée, à plusieurs égards, à une problématique similaire.

En effet, il est possible de faire des rapprochements entre la crise canadienne (qui est aussi la crise de la culture occidentale) et la crise de l'Église, puisque dans les deux cas, le défaut dominant est celui du refus de la différence. Tant les gouvernements du Canada que les dirigeants de l'Église romaine semblent incapables de penser à la fois la promotion de l'unité et la valorisation de l'identité particulière. La tension inévitable engendrée par la coexistence de ces deux pôles apparaît insupportable ; on doit donc en privilégier un, en l'occurrence celui de l'ensemble au détriment du particulier. Le monothéisme chrétien serait-il porteur de monolithisme ? Et le monolithisme des affirmations doctrinales (une seule foi, un seul baptême) engendrerait-il une structure ecclésiale similairement homogène ? Pourtant, Jésus n'a pas

cessé de promouvoir un respect de la différence et une valorisation de l'identité particulière.

Or les grands ensembles ne peuvent prendre sens pour un individu que dans l'enracinement dans le contexte particulier qui est le sien. Le Canada, tout comme l'Église, si on suit l'idée de Douglas Hall, ne peuvent être signifiants pour une personne que dans la mesure où elle expérimente une appartenance concrète à la région ou à la communauté qui est la sienne. La véritable communion implique donc une dialectique fondamentale, celle de l'*identité* et de la *différence*⁵⁹. L'emploi de ces catégories est typique de la pensée de Hall. Dans d'autres écrits, il a recours à cette dialectique pour comprendre les rapports Église/monde et homme/nature. Ici, il l'applique au niveau politique à la relation entre nations, en l'occurrence le Québec, le Canada et les États-Unis.

La politique canadienne (et américaine) tout comme l'ecclésiologie romaine se sont penchées trop unilatéralement sur la dimension d'identité, au détriment de celle de la différence. Une politique contextuelle, à la manière d'une théologie contextuelle, devrait mettre l'accent non sur les ressemblances générales d'un ensemble, mais sur les multiples « régionalités » qui composent la mosaïque. Ne serait-il pas possible d'élaborer, à la suite de Hall, une politique contextuelle ? À toute fin pratique, celle-ci irait dans le sens de ce qu'on appelle la « régionalisation du pouvoir », c'est-à-dire un rapatriement des structures gouvernementales vers les régions.

Les nombreuses revendications ethniques qui retentissent aux quatre coins du globe depuis une dizaine d'années pointent en direction d'une redécouverte de l'identité, souvent posée dans l'affirmation de la différence. Négativement, il s'agit d'une réaction de défense contre le nivellement imposé par l'*American way of life*, qui n'offre qu'une seule et unique façon de vivre basée sur le credo du succès, du profit et de la consommation, comme si toute autre conception devait être qualifiée de « primitive ». Des peuples tentent de résister, souvent dans la violence et le sang, à l'homogénéisation technicienne qui envahit la planète, parce que la culture que promeut la modernité abolit toute différence.

Une politique universelle, pas plus qu'une théologie universelle imposant à tous un cadre de pensée homogène, n'est possible aujourd'hui. L'Église « universelle », entendue dans le sens d'une hyper-centralisation romaine du pouvoir ecclésial, conduit à une impasse. Le dynamisme de l'Église dépend en grande partie de sa capacité à harmoniser les spécificités locales pour créer une véritable unité, non dans l'uniformité et l'homogénéité, mais dans l'accueil réciproque des différences. L'Évangile n'est pas sans prôner une sorte d'« éloge de la différence » (A. Jacquard), lorsque Paul, par exemple, pour parler de l'unité de l'Église, utilise la métaphore de l'unité du corps composé de membres différents ayant chacun une fonction particulière. Le christianisme, lorsqu'il se retranche dans « l'internationalisme structurel » et l'« intégrisme de la pensée » d'une religion centralisatrice, met en péril non seulement la vie des Églises locales, mais sa propre vitalité elle-même.

59. On trouve cette idée chez D.J. Hall, entre autres, dans « *Ecclesia Crucis: The Theology of Christian Awkwardness* », *Dialog*, 32, 2 (1993), p. 116.

CONCLUSION : AU-DELÀ DE LA CRISE...

« On prétend souvent que c'est la géographie et la linguistique qui entraînent la faillite du Canada. Mais, derrière ces causes, réside une nécessité d'une puissance incomparablement supérieure. Notre culture s'embourba dans les aspirations de l'ère du progrès⁶⁰. » L'effondrement du Canada, selon G. Grant et D. Hall, est l'aboutissement logique de la modernité. « Les aspirations que supposent le progrès ont rendu le Canada superflu. L'édification d'un État universel et homogène constitue en effet le sommet que vise l'action politique⁶¹. »

Si, à l'origine, la Constitution canadienne de 1867 fut élaborée comme une contrepartie à l'entreprise libérale des États-Unis, sa ruine actuelle réside dans l'incapacité chronique et dans l'abdication politique à se poser culturellement dans la différence.

En tout cas, la dissolution naissante de notre pays ne doit pas être finalement attribuée aux partis politiques ; c'est quelque chose de profond dans le psychisme canadien contemporain. Nous semblons incapables, d'un côté, de payer le prix d'être différents [des Américains] et de l'autre, d'accepter les différences à l'intérieur de notre propre société⁶².

Était-il inévitable que, par la suite, le Canada devint une partie de la culture occidentale homogénéisée ? Chose certaine, d'une part, « le Canada pourrait continuer d'exister uniquement si nous pouvions soutenir une vision sociale différente de celle de la grande république⁶³ » et, d'autre part, « si le Canada devait continuer d'exister, les anglophones et les francophones devront avoir suffisamment confiance pour choisir d'être ensemble plutôt que d'être Américains⁶⁴ ».

La crise canadienne n'est finalement qu'un des symptômes d'une crise plus globale, celle de l'Occident en général, qui a tout misé pour suivre la voie de la maîtrise technologique jusqu'en son retournement en un « progrès meurtrier » (E. Drewermann), tant pour les cultures autochtones que pour les espèces animales et végétales.

C'est là que la foi chrétienne peut entrer en jeu, non pas en apportant l'espérance mielleuse que « Dieu finira par tout arranger », ce qui n'est qu'une version christianisée de l'« optimisme américain », mais en offrant plutôt le courage de faire face à la désespérance, d'« entrer dans les ténèbres » de l'échec de la culture technicienne, pour pouvoir s'ouvrir à une « bonne nouvelle ». Voilà pourquoi le premier pas que propose D. Hall est la reconnaissance consciente de la crise et de nos échecs. En effet, le salut de l'Évangile ne peut être reçu que lorsque l'on a renoncé aux fausses espérances, en commençant par l'idole de la technique, et que l'on a accepté d'explorer et de nommer notre noirceur. Les chrétiens peuvent être des témoins dans cette douloureuse recherche, non qu'ils puissent se targuer d'expertise, mais au nom de leur foi en Celui « qui est descendu dans les ténèbres ». C'est pourquoi Hall pense

60. George GRANT, *Est-ce la fin du Canada ?*, p. 54.

61. *Ibid.*, p. 53.

62. D.J. HALL, « A View From the Edge of Empire... », p. 29.

63. George GRANT, *Technology and Empire*, p. 74.

64. *Ibid.*, p. 70.

que l'image qui correspond le mieux à la mission de l'Église dans le monde est celle de l'*Ecclesia crucis*⁶⁵.

Le Québec dans le Canada, comme le Canada dans l'Amérique du Nord, ont à relever le défi, dans le concert des nations, de la préservation de leur identité par le refus de l'homogénéisation. Ils sont appelés à faire advenir avec courage des changements qui, d'une certaine manière, se comparent à la mission de l'Église dans le monde, elle-même dans la position d'une minorité prophétique.

Comme je l'ai fait voir en introduction, la crise du Canada ne peut être isolée, dans la pensée de D. Hall, de la crise globale qui touche le monde dans son ensemble. Le Québec, pas plus que le Canada, ne sont des entités coupées du reste du monde.

La véritable question aujourd'hui n'est pas de savoir si le Canada peut survivre, mais plutôt si le monde lui-même peut survivre. [...] Nous n'aurons pas compris la crise canadienne tant que nous n'aurons pas réalisé que ce qui est en jeu dans notre survie, a des implications pour la survie du monde en général⁶⁶.

La survie du monde ne dépend pas de celle du Canada, mais chaque culture qui s'éteint, comme chaque espèce vivante qui disparaît, suite à l'homogénéisation technique, nous indique que nous sommes sur la voie d'un appauvrissement radical qui va à l'encontre de la riche diversité originelle et de l'appel à la communion dans l'accueil de la différence.

65. Voir entre autres : « *Ecclesia crucis* : The Disciple Community and the Future of the Church in North America », *Union Seminary Quarterly Review*, 46, 1-4 (1992), p. 59-73.

66. D.J. HALL, « Canada Searches... », p. 18.